

CHAPITRE PREMIER

En tête à tête avec le mort

L'homme aux regards furtifs tira sa montre.

« Il vous reste tout juste dix minutes pour vous décider, dit-il ; quand je le voudrais, il ne serait pas en mon pouvoir de vous accorder une minute de plus... et si vous refusez... vous savez ce qui arrivera. Le prix de mon silence est deux mille livres. »

Le gentleman à qui s'adressait cet étonnant discours était un homme d'environ cinquante ans, au port majestueux, et dont le jovial visage respirait, en temps ordinaire, la finesse et la bonne humeur. Il paraissait bien ce qu'il était : un riche négociant de la City de Londres, largement pourvu des biens d'ici-bas, mais qui devait sa belle situation à des années d'effort et de persévérant labeur.

Au moment où commence notre récit, son calme et sa jovialité avaient fait place à un véritable accès de fureur dont témoignaient l'éclat des yeux et une pâleur livide, que deux taches rouges aux pommettes rendaient plus livide encore.

N'importe quel observateur un peu perspicace eût été effrayé par l'état de surexcitation où se trouvait cet homme, en général paisible et débonnaire. Mais le personnage qui se tenait debout, en face de lui, était trop occupé de sa petite affaire et de naturel trop impudent pour prendre garde à semblable détail.

Le fait est que le négociant ne s'appartenait plus.

Que lui, Royston Meldreth, pût être ainsi défié en face, dans son propre bureau, par un polisson de l'espèce de ce Louis Bankart, cela, vraiment, dépassait les bornes !

Par quel coup du sort ces deux hommes si dissemblables par l'éducation, la situation sociale et, surtout, l'honorabilité, se trouvaient-ils en présence ?

Voilà, en quelques mots, de quoi il s'agissait.

Il était environ cinq heures et demie. Les commis se préparaient à quitter les magasins et Mr. Meldreth lui-même, qui ne partait jamais que le dernier, venait de prendre son chapeau, lorsque retentit l'appel du téléphone.

Un commis, qui était allé répondre, revint déclarant que Mr. Bankart passerait au bureau de Mr. Meldreth dans un quart d'heure pour une affaire de la plus haute importance et qui ne souffrait aucun délai.

Bah ! songea Mr. Meldreth en levant les sourcils, *que peut me vouloir l'individu ?*

Il ne le connaissait pas personnellement mais avait souvent entendu parler de lui lors d'histoires de chantage, d'opérations plutôt louches et de banqueroutes frauduleuses.

Haussant les épaules, à la fois ennuyé et curieux, il avait attendu le visiteur et l'avait introduit lui-même dans son bureau.

Une fois au cœur de la place, et après s'être assuré, en traversant les magasins, que tous les commis s'en étaient allés, Mr. Louis Bankart n'avait point usé de circonlocutions. En quatre phrases, claires et nettes, débitées avec insolence, il avait exposé le but de sa visite. C'était du chantage, et du plus odieux.

Il y avait bien des années déjà, Mr. Meldreth, alors président d'une certaine compagnie, avait aidé un employé inculpé de détournements de fonds à partir pour l'étranger. En agissant ainsi, il avait voulu éviter à une famille honnête et amie le scandale d'un procès qui eût à jamais compromis l'honneur de son nom. De plus, et afin que l'affaire en restât là, il avait, de sa poche et sous le couvert de l'anonymat, aidé à restituer les sommes disparues. Sans doute n'avait-il pas, en ces très épineuses conjonctures, procédé avec toute la prudence et toutes les précautions nécessaires. Le fait est qu'on s'était accordé à trouver son attitude au moins étrange, et qu'on avait vaguement parlé de « ses complaisances avec le coupable ». Mais n'ayant contre lui aucune preuve certaine, on n'avait pu l'accuser, et, peu à peu, l'affaire était tombée dans l'oubli. Or, le commis coupable, fatigué de son long exil, venait de rentrer furtivement en Angleterre, misérable, sans un sou. Il avait fait, dans la société louche qu'il fréquentait, la connaissance de Bankart, à qui il avait tout confié, et celui-ci avait aussitôt compris le parti que lui et son indigne compagnon pourraient tirer de cette confiance.

« Je dévoilerai dans l'Angleterre entière votre complicité avec le voleur ! criait-il. Lui-même est ici, à Londres, prêt à appuyer mon accusation, à témoigner contre vous. Notre silence vaut deux mille livres, pas un penny de moins ! Je vous répète qu'il ne vous reste que dix minutes, qu'il ne m'est pas possible de vous accorder une minute de plus ! »

Mr. Meldreth n'avait pas la moindre intention de se prêter à ce petit jeu et de verser les deux mille livres. Il savait qu'une fois sur lui, le vampire ne le lâcherait qu'après l'avoir vidé jusqu'aux moelles.

D'autre part, il songeait au tort immense, au préjudice incalculable, qu'allait lui faire Bankart par ses accusations.

Calomniez, il en restera toujours quelque chose. Le meilleur, le plus débonnaire des hommes a des ennemis, surtout si, par son travail, il a réussi, s'il est arrivé à une belle situation. Avec quelle joie infernale la horde immonde des envieux, des convoiteux, des haineux conduite par Bankart se ruerait sur sa réputation, sur sa vie privée, sur son honneur, pour les déchirer, les fouler aux pieds...

À cette vision, le négociant frémit tout entier et mit la main dans la poche intérieure de son vêtement. L'y laissant, il dit, avec effort :

« Pourquoi ?... pourquoi ne pouvez-vous m'accorder plus de dix minutes ? »

Une grimace plissa de mille rides la figure chafouine de Bankart.

« Parce que, mon cher monsieur, dans dix minutes, et même dans neuf minutes, c'est la police qui s'occupera de vous. J'ai pensé que, si vous saviez qu'à six heures et quart deux détectives entreraient dans ce cabinet, nous perdriions beaucoup moins de temps en récriminations et marchandages inutiles. Je dois vous dire qu'ils ignorent pourquoi je les ai priés de venir. Ainsi donc, pas de milieu : ou l'argent, ou les détectives. Si, prenant le parti le plus sage, vous me signez un chèque, je trouverai bien le moyen de renvoyer les deux policiers sans dommage pour vous. Mais si vous vous refusez sottement à payer, non, décidément, je ne vois pas pour vous d'autre alternative que leur fâcheuse visite. »

Or, pour une fois, Louis Bankart, triste oiseau de proie, vous vous trompiez dans vos prévisions. Il y avait une autre alternative... une autre alternative qui allait vous faire disparaître d'un monde que vous déshonoriez de votre présence... une autre alternative qui surgit brusquement des profondeurs de la poche du négociant, sous la forme d'un revolver fabriqué en Belgique, et dont le canon fut braqué sur vous... Pour une fois, Louis Bankart, vous aviez été trop loin et votre dernier ricanement, soulignant votre dernière phrase, allait vous coûter la vie. À peine eûtes-vous le temps de pâlir... Il y eut une détonation, un peu de fumée, le bruit mou d'un corps qui tombe... Et, appuyé des deux poings sur son bureau, penché en avant, les yeux dilatés d'épouvante, Mr. Meldreth contempla le cadavre.

Il demeura dans cette position deux minutes, incapable de penser, le cerveau engourdi dans une torpeur de rêve.

Puis, brutalement, sans transition, la réaction se produisit. Il se rendait compte, et de la folie de son acte, et de tout ce qui allait s'ensuivre. La fatalité inexorable serait sur lui, et rien ne l'en délivrerait.

Lentement, il se redressa, passa la main sur son front et se mit à murmurer :

« J'ai assassiné ! je suis un homme perdu, un homme perdu ! »

Il répétait machinalement ce mot : « perdu ! perdu ! » comme s'il eût voulu descendre immédiatement jusqu'au fond de l'abîme qu'il entrevoyait.

Il n'éprouvait pas précisément de grands remords. Après tout, ce Bankart n'était qu'un malfaiteur de la pire espèce. Non ! Le sentiment qui dominait en lui était le sentiment de l'irréparable... Perdu ! Il était irréparablement perdu. Son avenir était là, devant lui, et cet avenir, c'était un cadavre au front troué d'une balle, qui le dévisageait avec deux yeux vitreux, implacables, terribles. Et ce cadavre était celui de sa situation, de son honneur, de son repos, de la considération dont il était entouré... Mais pis, bien pis encore, mon Dieu ! ce cadavre, c'était l'avenir, le bonheur, la joie de ses bien-aimés !

Un long gémissement, une sorte de plainte déchirante, jaillit du fond de la poitrine de cet homme si robuste et si fort.

Soudain, un bruit de pas et de voix qui se rapprochaient le fit sursauter et le ramena au sentiment de la réalité.

Eh bien, songea-t-il, puisque l'affaire est faite, il n'y a pas à y revenir et il faut à tout prix en éviter les conséquences immédiates.

Si on le surprenait en tête à tête avec ce cadavre, on l'arrêterait, on l'emprisonnerait le soir même ! Et ce ne serait que le début d'une épouvantable histoire qui se terminerait comment ? Il frissonna. Ce n'était pas tant à lui qu'il pensait qu'à sa femme infirme et à sa fille, sa charmante Rose, si bonne, si pleine de vie et d'entrain, qu'il aimait plus que tout au monde... Les détectives dont avait parlé Bankart arrivaient et c'étaient bien leurs pas qu'il entendait résonner dans le vestibule.

Éperdu, il jeta un regard autour de lui, cherchant un recoin, une caisse, un réduit quelconque où faire disparaître le cadavre gisant à ses pieds. Mais il ne vit rien qui pût convenir. Et, d'ailleurs, eût-il trouvé, qu'il n'eût pas eu le temps de mettre son projet à exécution... Encore quelques secondes et les détectives seraient là...

Vivement, il se tourna du côté de la porte pour mieux écouter, et son visage, qu'il aperçut dans le miroir, lui fit peur. Le moins clairvoyant des policemen eût pensé en l'examinant : *Cette figure est celle d'un homme qui vient de faire un mauvais coup*. Il n'avait qu'un parti à prendre : s'enfermer. Sans bruit, il atteignit la porte, fit jouer doucement la clef dans la serrure, la retira avec mille précautions et la mit dans sa poche. Puis, retenant son souffle, il ne bougea plus.

Les magasins de Meldreth & Co. étaient composés d'une suite de pièces au rez-de-chaussée, auxquelles on avait adjoint un énorme bâtiment dans Victoria Street. Toutes ces pièces communiquaient entre elles, et plusieurs avaient des portes donnant sur le corridor. Ces portes avaient naturellement été fermées à clef.

Les pas se rapprochaient... Maintenant, les hommes n'étaient plus qu'à quelques mètres... On secouait toutes les portes les unes après les autres.

... Enfin on arriva à la sienne... Une main invisible tourna le loquet et une voix rude reprit :

« Il n'y a personne ; tout est fermé à clef. Je suppose que le cas n'est pas assez grave pour que nous entrions de force ? »

Cette proposition plutôt risquée fut immédiatement suivie d'un éclat de rire sonore, puis une voix bien timbrée répondit :

« Entrer de force dans les bureaux d'une maison aussi respectable que celle de Meldreth & Co. et cela sur la foi d'un vaurien tel que Louis Bankart ! Mon cher Carter, vous n'êtes encore qu'un débutant ! Vous avez beaucoup à apprendre. Son histoire n'était qu'un leurre et il n'avait pas la moindre intention de nous rencontrer ici. Il voulait tout bonnement se créer un alibi ou quelque chose de ce genre. Allons, nous sommes roulés ! Il ne nous reste qu'à rentrer au logis comme le renard de la fable. »

Mr. Meldreth, toujours immobile dans un coin du bureau, entendit leurs pas s'éloigner et disparaître dans le bruit de la rue. Les traits rigides de son visage se détendirent et un grand sanglot de soulagement monta jusqu'à ses lèvres.

Il avait un peu de répit devant lui et il fallait en profiter pour se débarrasser à tout prix de cet accusateur muet qui se tenait là, immobile. Ce n'était pas facile et, pour le moment, il ne savait pas du tout comment il y arriverait. L'heure du dîner approchait. Il réfléchit qu'il ferait bien tout d'abord de téléphoner chez lui pour avertir qu'il ne rentrerait que tard dans la soirée, qu'on se mît à table sans lui. S'il ne prenait pas cette précaution, on viendrait certainement le troubler dans sa macabre besogne.

Ce fut sa fille qui lui répondit.

Il lui expliqua qu'il regrettait beaucoup... qu'il était invité à dîner chez un ami, à Brixton.

« Que Dieu me pardonne ! gémit-il tandis qu'il accrochait le transmetteur. Voilà le premier mensonge qui franchit mes lèvres depuis le temps où j'étais écolier... et, par-dessus le marché, il faut que ce soit cette pauvre Rosette qui l'entende ! Allons, j'aurai sans doute par la suite l'occasion d'en dire bien d'autres. »

Il se mit alors à réfléchir sérieusement au moyen de résoudre le problème dont dépendait sa vie, et ce qui lui était plus cher encore que sa vie : l'honneur et le bonheur de sa femme et de sa fille bien-aimées.

La tête meurtrie de Bankart avait donné sur un devant de foyer qu'elle avait tout ensanglanté. En somme, le fait était de peu d'importance. Il était si aisé de faire disparaître le tapis ! Se débarrasser du corps était autrement difficile !

Le cadavre du misérable petit juif allemand n'avait rien de ce qu'il est convenu d'appeler la Majesté de la Mort. Bien qu'il éprouvât une répugnance instinctive à toucher la dépouille mortelle d'un être

humain, Royston Meldreth sentit qu'il porterait celle-ci sans trop de difficultés. Il avait les nerfs solides. Il contempla un moment sa victime. Évidemment, le visage grimaçant de Louis Bankart manquait de dignité ; mais il y avait sur la face glabre du vieil oiseau de proie une sorte de défi railleur ; on eût dit qu'il pensait : *Eh bien ! qu'allez-vous faire de moi, à présent ? Ne suis-je pas encore plus encombrant mort que vivant ?*

Le parquet des magasins était formé de larges dalles cimentées et posées sur un sous-sol de béton. Inutile, par suite, de songer à creuser une tombe dans ce roc, même avec des outils. Il fallait absolument transporter le corps hors des magasins. Par quel pouvoir magique ? Là était l'unique, mais l'immense difficulté.

L'entrée principale donnait sur une rue de la City des plus animée et des plus commerçante ; un portier y séjournait en permanence dans une cage de verre placée dans le vestibule ; il n'en partait qu'à neuf heures, au moment où l'on fermait les grandes portes pour la nuit. Une fois ces portes fermées, il était impossible de quitter les magasins. Le meurtrier serait obligé de passer la nuit en tête à tête avec le cadavre de sa victime, jusqu'à l'heure matinale où arriveraient les femmes chargées du balayage et du nettoyage des locaux.

Une idée folle surgit soudain dans son cerveau enfiévré ! Ne pourrait-il pas jeter le corps par une des fenêtres de derrière qui ouvraient sur une ruelle tranquille et peu fréquentée ? On croirait ainsi que Bankart avait été tué en plein air par quelque malfaiteur. Mais encore fallait-il attendre, pour exécuter ce plan téméraire, qu'il fût tout à fait nuit ; et si, par hasard, quelqu'un l'apercevait d'une maison voisine... l'alarme serait donnée aussitôt... c'en serait fait de lui. Non, il n'y fallait pas songer ; le risque était trop grand.

De larges gouttes de sueur perlaient sur le front de Mr. Meldreth à mesure qu'il se rendait mieux compte de l'impossibilité où il était — seul et dans un si court espace de temps — de se délivrer d'un voisinage aussi dangereux. C'est alors que ses yeux égarés tombèrent sur la porte verte d'un énorme coffre-fort... Mais voilà ce qu'il lui fallait ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

« Cela me donnera toujours le temps de réfléchir et me permettra de quitter cet odieux cabinet — au moins pour quelques heures. D'ici à demain, je trouverai bien un moyen de m'en débarrasser tout à fait. Si seulement j'avais un ami assez sûr qui pût me donner un coup de main... Mais je ne connais personne, hélas ! à qui je puisse confier un aussi terrible secret ! »

Il ouvrit le coffre-fort, en vida le compartiment inférieur, y poussa la forme inanimée de son persécuteur ainsi que son chapeau et le tapis ensanglanté. Puis il referma la porte et mit la clef dans sa poche avec un soupir de soulagement.

« Je puis donc respirer un peu, murmura-t-il. Oh ! mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour trouver quelqu'un sur l'absolu dévouement de qui je puisse compter dans cette triste affaire... un homme fort, qui aurait intérêt à ne jamais me trahir, et qui resterait silencieux comme... comme celui qui est là-dedans. »

Il avait à peine fini de prononcer ces mots d'une voix étouffée que des pas légers glissèrent sur le tapis du corridor ; puis quelqu'un s'arrêta à la porte de son bureau et tourna la poignée. Tout pâle, Royston écoutait sans bouger lorsqu'une voix claire de jeune fille cria :

« Père, père, laissez-moi entrer. Je sais que vous êtes là. C'est moi, Rose. »